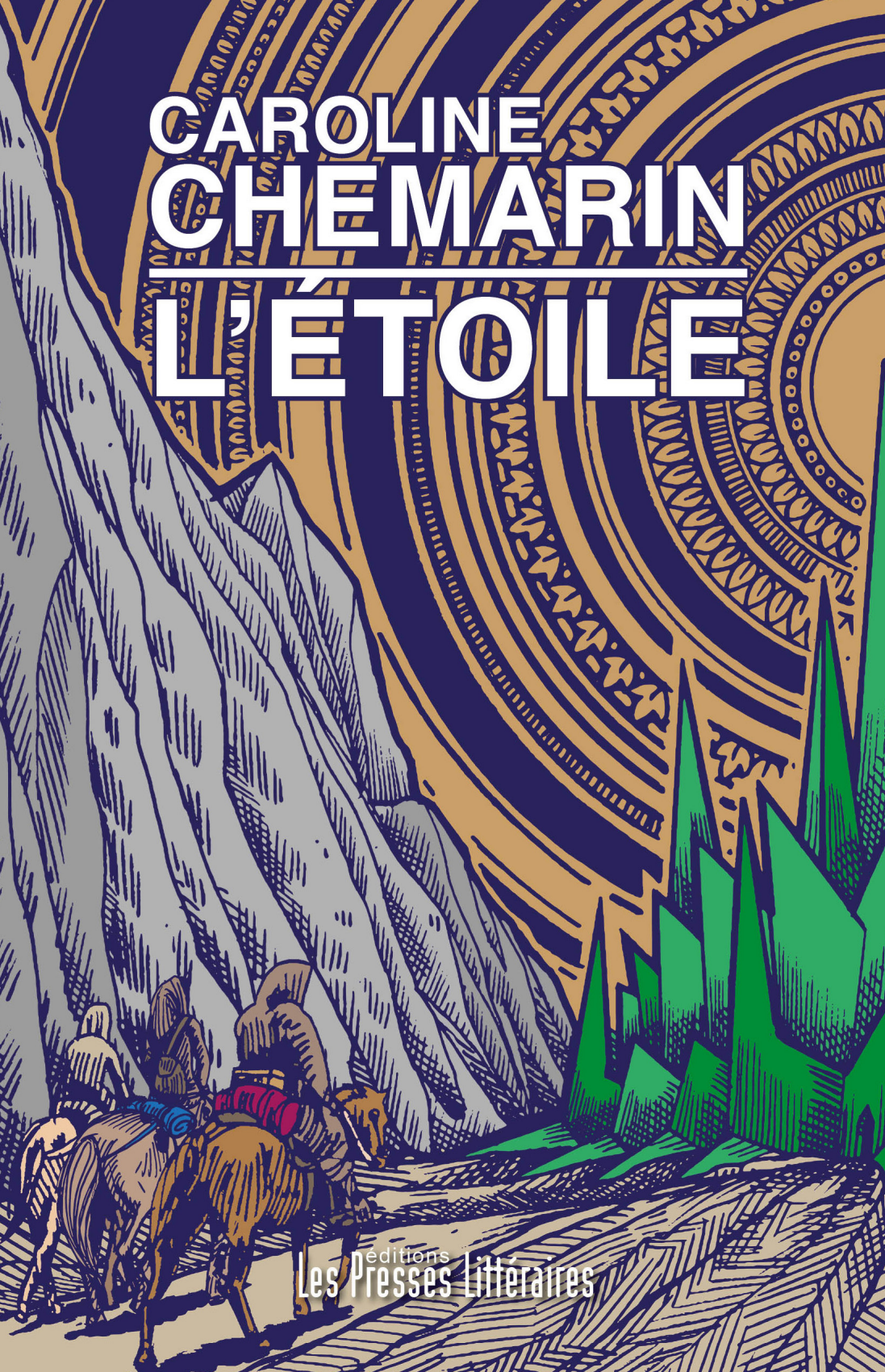

CAROLINE
CHEMARIN
L'ÉTOILE
éditions
Les Presses Littéraires

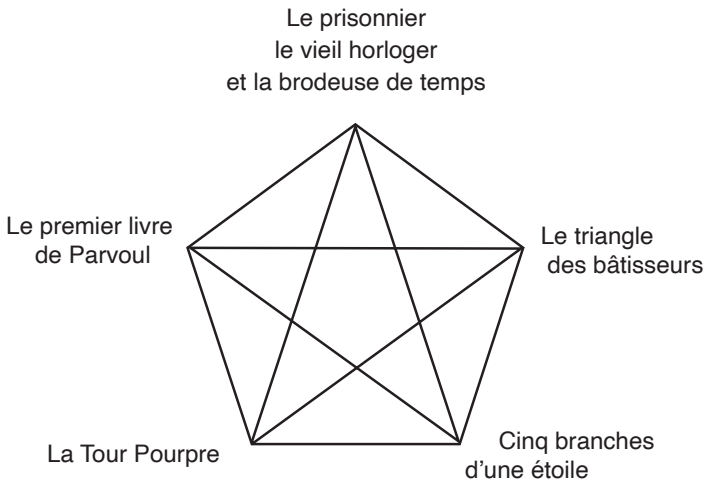
L’ÉTOILE

Illustrations intérieures et de couverture :
© Steve Golliot-Villers

© Caroline Chemarin – Éditions Les Presses Littéraires, 2023
ISBN : 979-10-310-1369-5

CAROLINE CHEMARIN

L'ÉTOILE



éditions
Les Presses Littéraires

Pour toutes mes étoiles,

I

Pour Régis, qui m'a offert *le temps* en attendant que j'apprenne à le tisser.

II

Pour *Lucile*, la doublement *bien nommée*, dont ce roman porte le patronyme.
Pour Francis, qui connaît le tracé des *Roses des vents* sur les cartes où serpentent les routes.

III

Pour Paul, le Parvulus, qui m'a fait découvrir *quelques secrets* de Shakespeare et de Tolkien.
Pour Pierre, *bâtisseur de mondes*, dont les petits doigts d'enfant ont tapé sous la dictée les premiers chapitres de ce récit.
Pour *Clément le magicien*, dévoreur d'histoires, à la fois rongeur de bibliothèque, archer et cuisinier.

V

Pour René, qui croit avoir dessiné un mouton pour un enfant, dans les vastes déserts de l'ouest.
Pour Brigitte qui écoute, *lit* et *relit* jusqu'à publication.
Pour Joëlle qui les a tous lus.
Pour Steve, dont les *illustrations* sont une source permanente d'*inspiration*.
Pour Ludovic, le *Psukharasam*, qui m'a redonné confiance par sa lecture patiente et ses conseils, quand j'étais désemparée face au chaos.

∞

Sommaire

LIASSE 1 : Le prisonnier, le vieil horloger et la brodeuse de temps 11

I. Un aubergiste 15
II. Le secret du temps 25
III. Le Petit Peuple des Grands Chênes 33
IV. Le fil d'or 37
V. Les Hommes de Sargaïa 47
VI. L'auberge de jouvence 51
VII. Le sommeil des enfants volés 61
VIII. Huit chiffres 63

LIASSE 2 : Le triangle des bâtisseurs 75

I. La cité d'Opale 79
II. L'Autre 89
III. Trois voleurs 93

LIASSE 3 : Cinq branches d'une étoile 99

I. L'Omphale 103
II. Plan de bataille 105
III. Les bergers-doubles 111
IV. Le mercenaire du désert 119
V. Cinq branches d'une étoile 123

LIASSE 4 : La Tour Pourpre 133

I. Le journal du soldat 137

II. Le garçon aux mille questions 145
III. Promeneurs des cinq sphères 151
IV. La reine de glace 161
V. La tache blanche 171
VI. L'ourson 177
VII. Les hommes liés 183
VIII. L'infini sur la pierre dressé(e) 189

LIASSE 5 : Le premier livre de Parvoul 199

I. La mission du dresseur de souris 203
II. Deux sœurs 217
III. Les eaux troubles du Grand Fleuve 227
IV. Sargaïa 243
V. Cinq liasses pour les yeux avides 259

Épilogue 271
Carte du monde 273

LIASSE 1 : Le prisonnier, le vieil horloger et la brodeuse de temps

1 – Un aubergiste

Le vieux Fur savait si bien allonger la bière, couper le vin et éclaircir ses bouillons que tous les voyageurs qui passaient à proximité de son auberge s'y arrêtaient, prévenus par sa renommée et croyant profiter de ses largesses. C'est qu'il remplissait verres et assiettes sans compter, disait-on. Le vin coulait à flots et les appétits les plus coriaces trouvaient toujours ici de quoi satisfaire leurs attentes, leurs envies même, et jusqu'à ces infimes plaisirs gustatifs dont ils n'auraient soupçonné l'existence avant de pousser pour la première fois la porte de la vieille bâtisse. La grande salle à manger du rez-de-chaussée sentait le ragoût réconfortant et le feu de cheminée. Ses longs plats débordaient de victuailles et l'hôte semblait accueillir chaque client comme l'invité des jours fastes.

Maître Fur ressemblait pourtant bien à ce qu'il était en réalité : aubergiste débonnaire à belle bedaine, il arborait un large sourire satisfait qui traversait de part en part un gros visage rose.

En un mot, il était l'image même du profit.

Chaque soir, lorsque le dernier convive s'était enfin retiré dans l'une des petites chambres alignées à l'étage côté lac, le sourire généreux de notre homme se détendait comme un élastique que l'on relâche et la grande affaire de la journée com-

mençait : d'abord compter les billets, ensuite, préparer de nouveaux festins.

Il sortait de l'auberge sans lumière et sans bruit pour glisser jusqu'à la petite maison attenante où il s'engouffrait après avoir déverrouillé autour de la lourde porte une demi-douzaine de verrous extraordinairement complexes. Imaginez un ingénieux mécanisme qui permettrait à un cuisinier chargé de victuailles d'ouvrir d'un seul geste pour sortir, mais dont les ostentatoires serrures extérieures se cadenasseraient seules dès que le battant se remettrait en place…

Le vieux Fur s'enfermait ensuite dans la pièce secrète qu'il nommait fort poétiquement son « jardin magique » et commençait ses savants mélanges. Si je n'avais pas su qu'il s'agissait là d'un aubergiste, j'aurais cru voir un alchimiste, concentré et méticuleux, se déplaçant avec lenteur et majesté au milieu de ses poudres, de ses herbes et de ses pots mystérieux. Il savait le secret des recettes mieux que quiconque et lorsqu'il ajoutait l'eau au vin, avec quelques ingrédients dont il n'a jamais enseigné le nom à personne, il s'arrêtait toujours au moment critique où le palais d'un connaisseur aurait pu découvrir la supercherie. Sa bière, diluée de la sorte, était connue à des lieues à la ronde pour son goût inimitable et son bouillon détournait même les messagers les plus pressés de leur chemin. Ce qu'il faisait de son argent ? Nul ne s'en souciait, car tous le prenaient pour un honnête commerçant, et chacun pensait payer chez lui le juste prix pour chaque chose.

Cependant, je sais, moi, qu'il avait une bien vilaine habitude : il le collectionnait. Plus jeune, il avait commencé à ranger ses premiers petits billets sous son matelas, alimentant le feu de sa belle cheminée avec le crin qu'il en retirait peu à peu. Mais la place vint à manquer et, lorsqu'il jugea le lit dangereusement haut, notre homme dut se résoudre à trouver un mode de stockage complémentaire. Si vous aviez ouvert l'un des tiroirs de la commode de sa chambre, les chaussettes, comme des pelotes-fées, vous auraient sauté au visage, poussées par des billets superposés en rangs trop serrés. Or, il en était de

même pour tous les tiroirs de tous les meubles que lui avaient légués ses ancêtres et la place manquait encore. Il avait un jour choisi les livres : on y comptait assez de pages pour y intercaler bon nombre de petits billets. Cependant, à force d'y ajouter de nouveaux feuillets, les beaux ouvrages tout enluminés de son ancêtre savant (celui qui était mort pauvre) s'élargirent, ressemblèrent à de belles étoiles rayonnantes et ne trouvèrent plus leur place dans la bibliothèque.

Vous l'avez compris : bien des années après, au moment où commence notre histoire, notre pauvre homme avait de l'argent absolument partout et désespérait de trouver une nouvelle idée, un nouveau coin de la maison qui pût faire une cachette convenable.

La chambre de l'Invité, il y avait bien pensé… Mais la loi reproduite à la peinture ocre du haut en bas de la porte close l'en avait dissuadé : « Le souverain et la souveraine d'Opale possèdent une chambre dans chaque maison principale de chaque auberge du royaume. Nul objet personnel ne s'y trouve. Seuls l'indigent, l'égaré et l'ami de passage ont le droit d'y séjourner ponctuellement. C'est la raison d'être de l'auberge tout entière, où peuvent être logés les soldats. »

Prostré dans son salon, le regard fixe et vide attaché aux flammes qui éclairaient et réchauffaient la vieille bâtisse, il sentait que tout lui devenait insupportable. Le vent, comme enroulé autour de la maison, l'empêchait de réfléchir. Il lui semblait même par instants que le souffle cupide de l'hiver tentait obstinément de s'engouffrer dans chaque pièce afin de désorganiser et de dérober le précieux trésor de papier.

Déjà, son petit feu nocturne s'éteignait ; déjà l'aube approchait et il n'avait toujours pas de solution. Comment pourrait-il travailler avec un tel problème à résoudre ? Comment ferait-il du profit s'il ne travaillait pas ? Que se passerait-il si voyageurs et chevaliers affamés trouvaient un seul jour la porte de l'auberge inexplicablement fermée ?

Plus courbé que le vieux saule qui marquait l'entrée de sa grande cour, tout près de la rivière, il se leva. Le feu était main-

tenant complètement éteint et il fallait nettoyer l'âtre, enfiler le tablier, étirer à nouveau le large sourire et accueillir les hôtes. Maître Fur rassembla la cendre lentement. Il lui semblait avoir cent ans. Il la recueillit en soupirant puis, ayant gagné la grange à pas lourds, il la jeta près du fumier sans hâte… Mais où diable cacher les petits billets ? Quel coin de sa vieille maison avait-il oublié ? De la cave aux combles, il y avait de l'argent absolument partout. L'aubergiste regagna son salon et s'effondra sur l'antique fauteuil du savant, dont le rembourrage de papier était si confortable… Et c'est là, à la place-même de l'érudit pauvre, qu'il eut l'idée de la cheminée. Elle avait fait la fierté de son père tant elle « tirait bien », selon la légende familiale. Elle éclairait et réchauffait le salon depuis la construction de la bâtisse. Il devrait se passer de feu tout le reste de l'hiver mais la cachette était excellente : aucun voleur ne saurait avoir l'idée de chercher à cet endroit.

Voilà notre aubergiste rajeuni : le voyez-vous qui sautille du fumier à l'âtre, de l'âtre à la fontaine ? Il faut que le conduit soit bien propre, bien net… Le voyez-vous sourire sans même forcer un petit peu, sans le savoir, peut-être ?

Maître Fur connut ce jour-là l'un de ces rares moments de bonheur qui éclairent toute une vie.

Les habitués découvrirent en entrant un aubergiste plus avenant et plus rond que jamais : l'image-même de la félicité. Dans l'après-midi, Maître Fur prit le temps de bricoler une caissette actionnée par un système de poulies afin que son trésor de papier ne soit pas visible du salon. Il n'y rentrait certes personne mais les techniques autrefois transmises par l'érudit savaient apaiser le vieil homme. Les nouveaux billets furent posés dans leur nouvel écrin, l'alchimiste fit ses mélanges et il se coucha avec ce sentiment plein, et doux et sucré, du devoir accompli. Le vent, qui souffla toute la nuit, n'eut aucun effet sur lui : le coq le réveilla dans la position-même où il s'était endormi, sous une bonne dizaine de couvertures pour lutter contre le froid désormais propriétaire de sa maison. Une nou-

velle journée commençait pour l'aubergiste, bonne, assurément puisque tous ses problèmes étaient résolus. Il avait même rêvé de sa cheminée et comptait, dès que possible, y aménager des rayonnages semblables à ceux d'une bibliothèque sur toute l'invisible hauteur du conduit afin d'y ranger des encyclopédies de billets, une merveille de planches assemblées, de cordes entremêlées et de roues crantées à imaginer avant de les ciseler dans du bois de chêne durci.

Le soir même, il devait errer hagard et désespéré à travers les rues froides de la ville, les larmes aux yeux et en linge de nuit. Mais laissons-le profiter de sa journée : il sautille et babille entre les tables comme un ballon d'enfant. Il sert ici, débarrasse là, encaisse les consommations d'un cavalier pressé en quête d'aventures, écoute d'un air passionné le vieux voyageur volubile qui dessine en centaines de mots les volutes complexes de ses longues errances. Maintenant, il dit au revoir au dernier fêtard, qui monte en titubant les marches de l'auberge pour rejoindre sa chambre. Il s'approche tout joyeux de la porte de sa petite maison glacée, adossée au mur-ouest de la grande salle à manger de son commerce puis il s'enferme dans son jardin magique. C'est l'heure de compter, c'est le moment de mélanger, c'est le temps de ranger les billets…

Maître Fur ouvre la cheminée.

Au moment de mettre la nouvelle pile sur l'ancien tas, il demeure immobile, stupéfait, comme frappé à distance par un sortilège des temps anciens : le tas est plus petit. Aucun doute possible, des billets ont disparu. Quelle est encore cette nouvelle diablerie ? Qui peut à ce point en vouloir à sa santé ? A sa vie ? Le voilà fou. Il court dans toute la maison en chemise, attrape une lampe et sort chercher le coupable, le criminel, ses chers petits billets. La nuit entière se passe à cette course désespérée et maître Fur, presque mort de froid, de rage et de dépit, n'entre qu'au petit matin dans son auberge : il doit se préparer à recevoir ses hôtes.

Triste journée.

Plusieurs soirs se passèrent comme ce soir-là et plusieurs nuits s'écoulèrent de même. Maître Fur mettait encore ses petits billets dans la cheminée en espérant comprendre le phénomène, confondre le voleur et retrouver l'intégralité de sa précieuse perte mais il avait beau surveiller portes et fenêtres, rien n'entrait ni ne sortait de chez lui par là. Il avait bien remarqué, pourtant, un nombre anormalement élevé de rôdeurs qui, depuis quelque temps, tournaient autour de l'auberge. Une horde de personnages étranges : d'anciens braves désœuvrés dont la lame émoussée ne faisait plus peur à personne et qui vivaient de la charité commune ; des étrangers au costume singulier et dont les langues semblaient n'avoir été créées que pour mieux cacher ce qu'elles voulaient dire ; les mendiants bien connus dans la ville, de ceux qui savaient bien, pourtant, que maître Fur ne donnait jamais. Tout ce monde-là dérangeait fort notre petit homme. Il ne regardait jamais par la fenêtre sans un air suspicieux et, avouons-le, quelque peu douloureux.

Il y avait une jeune fille, surtout, qui l'embarrassait. Elle l'embarrasserait bien plus à la fin de ce triste épisode mais à ce moment-là, il ne pouvait la voir sans un mélange de curiosité, de doute et de souffrance. Elle rôdait seule, n'entrait jamais dans l'auberge mais tournait autour, comme un oiseau perdu ou, c'est selon, un oiseau de proie. Bien sûr, elle était armée et devait savoir se servir de son arme car une jeune fille esseulée s'expose à de nombreux périls si elle ne sait se défendre. En dehors de la fine épée qu'elle portait au côté droit, tout son bien semblait attaché à la selle de son cheval : un mystérieux baluchon, une petite outre, et une cape de voyage bleue presque entièrement brodée de motifs dorés, soigneusement enroulée autour d'un coffre qui lui rappelait vaguement les objets de son enfance. La première fois que la jeune fille s'était approchée de l'auberge, l'éclat et l'originalité de la broderie avaient immédiatement attiré l'attention du propriétaire, annonçant une cliente au potentiel intéressant : de l'or, assurément, un velours chatoyant doublé de soie et rehaussé de milliers de petits points experts sans pour autant que le motif semble avoir une quel-

conque symétrie ou logique de construction. « Une étrangère » s'était dit notre aubergiste « une hôte de marque ».

Et il l'avait attendue.

La jeune fille n'ayant jamais dépassé le tronc du vieux saule, maître Fur n'avait pu s'empêcher de la regarder avec plus d'attention, puis de l'observer, de la surveiller, et, finalement, de la soupçonner. La mystérieuse le perturbait d'autant plus que son visage lui était familier. Plus il le voyait, plus il semblait en reconnaître les traits.

« Peut-on reconnaître ce qu'on ne connaît pas ? Une étrangère, voilà tout ! » répétait-il encore en haussant les épaules le premier soir où des billets s'étaient envolés, juste avant de découvrir la terrible disparition.

Après des semaines de nuits sans sommeil dans une maison glacée dépourvue de feu, s'étant levé chaque matin à l'aube afin de chercher dans le vent des rues sombres l'ombre des dizaines de petits billets disparus, ayant brûlé sa dernière étincelle d'énergie à accueillir, dorloter et nourrir ses hôtes, un soir, alors même que le printemps revenait, maître Fur s'effondra sous son grand arbre.

Foudroyé. Couché sur le dos. Les yeux ouverts. Les bras en croix. La plante des pieds exactement en face de la porte de sa double bâtisse : vivant mais pétrifié.

Au-dessus de lui, brillait une belle lune ronde qui irradiait des nuages cendreux. Sa douce lumière donnait à la nuit une couleur gris-bleuté sur laquelle ne se détachaient que les branches mouvantes du saule et la haute cheminée de la maison. Désormais immobile, le vieil homme ne tenta pas d'appeler à l'aide. Malgré le vent, il ne faisait pas froid et il n'avait pas peur. Il regarda la cheminée et repensa naturellement à toute son aventure. Jamais une clé de sa maison n'avait été dupliquée, les fenêtres demeuraient toujours soigneusement fermées ; pas un être humain, pas un animal n'avait franchi son seuil depuis la disparition du dernier membre de sa famille… Le secret était donc là, devant lui. Mourrait-il avant de l'avoir percé ? Mourrait-il par sa faute, d'épuisement ou de faim, sous l'ombre de sa grande cheminée, sous la protection du grand saule ? Était-il possible

qu'un passant l'aperçoive ? Était-il possible que quelqu'un s'approche de son auberge en pleine nuit ? Où était l'étrangère en ce moment ? Les mendiants qui s'étaient rassemblés peu à peu dans les parages ? Lequel d'entre eux pourrait avoir l'idée de regarder précisément sous la longue chevelure verte de l'arbre ? Si quelqu'un le trouvait, le prendrait-il en pitié ? Le soignerait-il ou lui volerait-il ses clés pour le déposséder ? Que penserait-on lorsqu'on ouvrirait son jardin magique ? Voudrait-on le sauver après avoir trouvé ses trésors de papier ?

L'angoisse qui s'emparait de lui aiguisa ses sens. Il perçut d'abord des bruits de pas près de la maison, puis des chuchotements. Comme il ne pouvait voir, il essaya de se concentrer sur ce qu'il entendait mais seul un ensemble confus frappa ses oreilles : le vent couvrait les mots et la musique des phrases. Pourtant, au-delà du murmure du saule à longue chevelure et du clapotis de l'étang dans lequel il plongeait ses racines, bien au-delà du souffle du vent et des sons inintelligibles qui lui parvenaient, il lui sembla percevoir un signal, puis des rires. Une éternité de rires. Une torture. Ses yeux allaient de la cheminée au feuillage, du feuillage à la lune, de la lune à la cheminée. Sans repos.

C'est alors qu'il le vit.

Vif et léger comme un papillon, capricieux et poétique dans le ciel gris, un premier billet s'était échappé par le haut de la cheminée. Maître Fur plissa les yeux : il aurait tellement voulu croire qu'une chauve-souris virevoltait au-dessus de son toit en quête de nourriture…

Ce qui se passait répondait à toutes ses questions. Cependant, il ne supportait pas qu'un nouveau billet puisse lui échapper. Un petit billet en liberté, quel scandale ! Il n'était pas encore revenu de sa stupeur qu'une stupeur plus puissante encore s'abattait sur lui : un véritable essaim de petits billets voletait sous la lune. Au-delà du murmure des feuilles du saule, bien au-delà du souffle du vent, des sons inintelligibles et des rires étouffés, plus fort encore que le bruit lourd des pas précipités qui lui parvenait, il croyait percevoir le battement de milliers de petites ailes. Il voulait crier :

« L'argent vole ! On me vole ! ».

Mais, aussi muet qu'immobile, il ne put que constater le désastre.

La nuit fut cruelle et interminable. Lui qui avait toujours été si fier du tirage de sa cheminée commença à maudire les artisans trop habiles de son village, leurs outils, leur savoir-faire et leurs apprentis… Enfin, ayant épuisé ses réserves de malédictions et d'exaspération, au petit matin, il s'endormit.

Le soleil de l'après-midi et le tumulte de la cour le réveillèrent. Il rassembla ses esprits, évalua la situation et s'étonna que personne ne l'ait remarqué. Il en fut même peut-être un peu vexé. Ensuite, il essaya de bouger doucement les articulations de ses doigts. Lorsqu'il sentit la terre sous ses ongles, il conclut qu'il était à nouveau maître de ses mouvements. Non sans difficulté, il parvint à se lever et traversa la foule des hôtes affamés à petits pas de sanglier. Vous ne l'auriez pas reconnu ! De l'alchimiste majestueux des soirs de veille, ne restait qu'un petit homme courbé au regard furtif et à la démarche porcine. Rien n'était prêt pour le service et pour la première fois de sa vie, maître Fur servit à chacun la juste portion en échange de son paiement. Il ne sourit pas, ne plaisanta pas, regarda chaque visage comme celui d'un ladre ou d'un ennemi. Combien les plats lui semblaient lourds ! Combien les pas lui semblaient longs ! Uniquement absorbé par la cheminée qu'il devait vider, maître Fur nettoyait les tables encore occupées et pressait les retardataires.

Encore deux tables et il pourrait s'atteler à sa tâche…